

Zeitschrift: Boissiera : mémoires de botanique systématique
Herausgeber: Conservatoire et Jardin Botaniques de la Ville de Genève
Band: 6 (1941)

Artikel: La philosophie d'un naturaliste (deuxième version)
Autor: Hochreutiner, B.P.G.
Kapitel: 5: La naissance du monde objectif
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-895682>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

B. — La connaissance objective telle qu'elle peut
dériver de mes sensations

CHAPITRE V

La naissance du monde objectif

- § 1. *Mes sensations et leurs antinomies.*
§ 2. *Hypothèse de la réalité du monde sensible. Elle supprime les antinomies.*
§ 3. *Fondement de la science. Mon hypothèse de la réalité du monde sensible fonde la science, car elle ouvre à l'investigation tout l'univers, y compris mon propre corps.*
-

§ 1. MES SENSATIONS ET LEURS ANTINOMIES

Au début du voyage de découvertes autour de mon moi, j'ai dit que j'y avais trouvé principalement des sentiments et des sensations.

On vient de voir ce que j'ai pu tirer des premiers, examinons maintenant les secondes. — Que mes lecteurs veuillent bien se souvenir que je parle ici de *mes* sensations, et non pas de celles des autres.

Grâce à ces sensations, j'ai pu conclure à l'existence, en dehors de moi, d'un noumène à jamais mystérieux. Je constate aussi qu'elles s'accompagnent toujours de sentiments variés : satisfaction ou dissatisfaction, plaisir ou déplaisir. Il en résulte qu'elles vont avoir une influence sur mon bonheur et, si je veux être heureux, je devrai me préoccuper d'elles et les étudier. Je tâcherai de prolonger celles qui sont agréables et d'abrégéer celles qui sont désagréables.

Pour que leur étude soit possible, elles devront, tout d'abord, être conformes à mon sentiment logique qui les examinera rigoureusement.

Or, tant que je les considère d'une façon subjective, je n'en peux pas tirer une connaissance systématisée, un aperçu général, parce qu'elles présentent, entre elles et avec mes sentiments, d'innombrables contradictions.

Examinons d'abord les antinomies qui se manifestent entre mes sensations elles-mêmes :

Ces oppositions irréductibles proviennent toutes du fait que j'envisage mes sensations comme telles, c'est-à-dire comme états de conscience, faisant partie de mon moi. Dans ces conditions, je suis forcé de leur appliquer les mêmes méthodes qu'à mes sentiments ; je les juge avec les présuppositions de mon subjectivisme ; la logique m'y oblige.

Par exemple, quand je les analyse et que j'y rencontre les données d'infini et d'absolu, ces notions doivent avoir, là, la même signification que pour mon moi subjectif. Elles doivent être illimitées, car je ne saurais conserver, pour moi-même et en moi-même, deux notions différentes pour une seule chose. Dans ces conditions, les raisonnements basés sur les limites de l'infini deviennent une impossibilité. Et pourtant, ces raisonnements sont mathématiquement exacts. Il y a antinomie.

Autre exemple : Quand je rencontre, au milieu de mes sensations, la méthode expérimentale et l'induction⁽¹⁾,

(1) Il est bien entendu que je suis forcé de reconnaître un caractère subjectif quelconque à ces méthodes, puisque je les trouve aussi dans la partie subjective de mes sensations. On pourrait donc m'objecter que je leur dois la même créance qu'à mon sentiment logique, subjectif comme elles.

Quelques mots suffiront à dissiper cette erreur.

J'ai trouvé en moi, c'est-à-dire dans mes sensations, les

je ne puis pas leur accorder créance parce que je sais pertinemment, d'une certitude primaire et absolue, qu'elles sont aléatoires. Elles ne peuvent être déduites de mon sentiment de l'identité ni de ma logique abstraite. Ainsi toute ma science chancelle et cependant cette science m'est indispensable pour mon activité de chaque jour. Là, encore, une contradiction insoluble.

§ 2. HYPOTHÈSE DE LA RÉALITÉ DU MONDE SENSIBLE

Ma conclusion sera entièrement différente si j'expulse, pour ainsi dire, mes sensations de mon moi subjectif et si je statue l'existence en soi de ce monde matériel, dont ces mêmes sensations deviennent la représentation adéquate.

Je vais examiner maintenant cette hypothèse de la réalité objective, avec toutes ses conséquences, et je l'apprécierai à la manière des pragmatistes, en la jugeant d'après son utilité, pour résoudre mes antinomies, pour édifier un système général de connaissance et pour la pratique de la vie de chaque jour.

Je constate, tout d'abord, que les contradictions

méthodes inductives et expérimentales mais, en même temps que je les découvrais, je voyais leur caractère précaire, parce que relatif.

Il est évident que, dans l'absolu, j'ai pu découvrir le relatif qui en fait partie mais, du même coup, ce relatif m'est apparu comme partiel et insuffisant. Tant que je me meus dans le domaine subjectif et absolu, le relatif ne saurait m'apporter une certitude satisfaisante.

Il en est de même pour l'expérience et pour l'induction ; je peux les connaître subjectivement mais, dans ce domaine où je déduis tout de mon moi, je les connais pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire pour des méthodes dérivées, relatives et sans valeur.

existant à l'intérieur même de mon système de sensations vont être résolues. J'en citerai un exemple entre plusieurs :

Ecartant, pour un instant, l'hypothèse du monde réel et raisonnant avec mes sensations seules, j'examinerai le cas d'Achille et de la tortue, cité par Zénon.

Achille ne peut pas rattraper la tortue parce que, pour y arriver, il doit auparavant parcourir l'espace qui l'en sépare. Or, pendant ce temps, la tortue a avancé ; Achille doit donc, de nouveau, parcourir l'espace intermédiaire et, ainsi de suite, à l'infini.

Logiquement, c'est irréfutable, et, au début, mes sensations me confirment le raisonnement. Achille commence par couvrir l'espace intermédiaire, c'est incontestable ; en revanche, plus tard, je vois qu'Achille dépasse la tortue. A qui croire, dès lors, à mon sentiment logique ou à ma sensation ?

Reprenons maintenant l'hypothèse de l'existence en soi du monde matériel et nous verrons que toute contradiction tombe.

Qu'on se rappelle seulement que l'infini n'existe pas dans le monde objectif, ou, du moins, qu'il y possède une signification différente de celle que lui attribue mon raisonnement subjectif. Pour moi, subjectivement, l'infini est illimité. En science, au contraire, il est une quantité avec laquelle on calcule et qui a une limite.

Achille rattrapera la tortue et la dépassera parce qu'il arrivera très vite à la limite de la somme infinie des distances décroissant elles-mêmes à l'infini.

Autre exemple : Parlant subjectivement, je suis convaincu que la paix, la justice, la concorde, promettent le maximum de ce bonheur qui est le seul but rai-

sonnable de l'humanité. Or, que vois-je, en consultant mes sensations ? — Des êtres que je pourrais croire semblables à moi et qui se haïssent, s'entretuent et s'oppriment les uns les autres. La plupart des événements de l'histoire me semblent en opposition avec les lois les plus élémentaires de l'équité. Y a-t-il contradiction qui soit plus criante ?

Au contraire, si je place tous ces faits dans un monde objectif réel que j'aie étudié scientifiquement et que j'observe en fonction, l'antinomie disparaît.

Cette immense mécanique ne saurait s'assimiler mes idées absolues de justice et de paix. Pour elle, ces mots signifient un état de civilisation. La preuve, c'est que ces notions ont évolué et qu'elles évoluent encore dans les sociétés humaines ; très rudimentaires à l'origine, elles vont se perfectionnant de plus en plus au travers des heurts, des disputes et des guerres, engendrés par le fonctionnement inégal de cerveaux mal façonnés.

Par conséquent, si je puis dire que ma justice idéale est la condition *sine qua non* du bonheur, je dois ajouter que la justice humaine n'y aboutira certainement pas. Cette justice, à son degré actuel de développement, est, en effet, trop différente de celle que je trouve en moi pour pouvoir établir un rapprochement. De même aussi le bonheur que je poursuis n'a rien de commun avec le bonheur de l'humanité, lequel est fait d'éléments bien matériels, quoiqu'on en dise. L'antinomie est ainsi résolue.

Inutile d'allonger cette liste, ces deux exemples suffisent pour montrer comment les difficultés disparaissent quand on admet la réalité du monde objectif.

Je ne relèverai pas ici les contradictions entre le

système de mes sentiments et celui de mes sensations parce que je les ai exposées dans la seconde partie de ce travail, où l'on verra aussi comment l'hypothèse de la réalité du monde sensible les abolit. Je passerai directement à l'étude et aux conséquences de ce monde objectif.

§ 3. FONDEMENT DE LA SCIENCE

Mon hypothèse ne borne pas son influence à la solution de quelques contradictions, elle crée encore, de toutes pièces, un système merveilleux de connaissance : la science expérimentale, dont la rigueur logique et les applications fécondes entraînent l'assentiment enthousiaste de ma raison et de mon sentiment ⁽¹⁾.

Considérez, en effet, ma théorie que je pourrais qualifier de mécaniste. Elle ne fonde pas cette science d'une manière précaire et en voulant la forcer à rester dans des limites trop étroites pour elle ; elle n'en fait pas une *ancilla theologiæ* ou une *ancilla philosophiæ*, mais elle adopte la prémisse positiviste par excellence : la réalité de ce qui tombe sous les sens. Elle soutient cette science dans toutes ses prétentions à être la maîtresse de l'univers matériel dont elle a réclamé qu'on lui abandonnât l'étude.

Mon hypothèse ouvre à l'investigation expérimentale le domaine objectif entier, y compris la psychologie humaine, la religion et, même, ce que les hommes appellent leur subjectif, leur personnalité, leur philosophie, puisque ces choses existent en dehors de mon moi.

Bien plus, cette science sera également compétente pour mon propre corps matériel qui m'est révélé aussi

(1) Je fais allusion ici surtout à mon sentiment de plaisir.

par mes sensations et dont j'admettrai désormais la réalité objective. Pour en prendre soin, pour le guérir quand il sera malade, pour le nourrir quand cela sera avantageux, pour le vêtir quand cela sera nécessaire, je prendrai conseil des savants, tout en restant dans la logique la plus rigoureuse.

Quelle que soit l'ardeur de ma foi religieuse et philosophique, il me paraîtra absurde de recourir à des moyens métaphysiques, ou plutôt subjectifs — tels que la prière — quand il s'agira de mon être physique. Cela ne signifie nullement que je me refuserai à employer une méthode thérapeutique, dite psychique (par exemple, la suggestion mentale), s'il m'est prouvé qu'elle soit efficace dans un cas donné.

Pour éviter toute ambiguïté, je dirai encore qu'il ne sera pas illogique, de ma part, d'utiliser un guérisseur par la prière si j'ai des raisons objectives, empiriques, scientifiques, de croire au succès de sa méthode. Cependant, il devra être bien entendu que je considérerai ce guérisseur comme une simple machine. Même s'il accomplissait une de ces cures merveilleuses, qu'on aime à qualifier de miracle, je n'y verrais aucune raison plausible pour me convertir à la forme de religion adoptée par lui, ni aucune démonstration de la véracité de sa métaphysique. Quand il m'affirmerait que son Dieu, sa Vierge, ou son saint m'ont soulagé, j'y croirais aussi peu que si mon médecin attribuait ma guérison au fabricant de l'instrument avec lequel il électrise mes rhumatismes.

J'ai dit ailleurs que le miracle, dans le sens de matérialisation d'une puissance objective surnaturelle, n'existait pas pour moi. Je resterai donc logique en refusant ma foi à un Dieu qui s'abaisserait à jouer les Esculapes.

Mon moi subjectif excepté, chaque chose sera dès lors susceptible de recherches et de connaissances scientifiques et j'accepterai comme vraies leurs conclusions quelles qu'elles soient. On verra plus loin que cette adhésion dépourvue d'arrière-pensée n'est pas sans avoir des avantages importants.

J'ai tâché d'établir que la réalité du monde extérieur donnait un fondement à la science. Faisant un pas de plus, je voudrais montrer maintenant que cet univers objectif est le *seul* point fixe qui soit capable de supporter un pareil édifice.

Il ne suffit pas à la science, pour mériter son nom, d'être dépouillée de toute antinomie; elle doit aussi présenter un certain ordre, une certaine constance, avoir une portée générale. Ses résultats doivent pouvoir être acceptés par tous les êtres pourvus de raison et d'organes normaux des sens.

Ce but sera atteint si je prends comme base quelque chose qui soit en dehors de moi et qui ait pour les esprits pensants — s'il y en a — la même réalité que pour moi. La seule base qui puisse remplir ces conditions, c'est l'univers sensible; c'est donc lui qui va me servir de point de départ.

Cette théorie a une supériorité incontestable : elle concorde exactement avec ce qui se passe en pratique. Car la science moderne est caractérisée, précisément, par ce *consensus* général de l'humanité. Sur quel terrain les hommes ont-ils jamais pu se mettre d'accord ?

Il suffit d'énumérer la religion, la politique, les intérêts économiques pour montrer que, bien loin d'unir les hommes, ces questions ont attisé entre eux les haines et la discorde.

Au contraire, le théorème du carré de l'hypoténuse est admis chez toutes les nations ; on peut en dire autant de l'équivalent mécanique de la chaleur. Pasteur a découvert les microbes, mais ils ne sont pas restés un produit exclusivement français ; ils sont, hélas, internationaux.

Il faut donc conclure : ou bien la science aura une portée générale, elle rendra possible le *consensus* des hommes et, pour cela, il lui faudra un monde objectif réel, ou bien elle ne sera pas.

Mon hypothèse me paraît ainsi justifiée à l'égard de tous les esprits qui ont le désir d'accorder à la science la place à laquelle elle a droit en philosophie.

CHAPITRE VI

Discussion de l'hypothèse du monde objectif réel

I. — OBJECTIONS DE FOND

- § 1. *Objection des idéalistes. Ils volatilisent le domaine objectif ; leur science est précaire et ils restent en proie aux contradictions.*
- § 2. *Objection des matérialistes. Ils oublient que le moi est la donnée fondamentale de toute ma connaissance. Ils se basent sur mon analogie avec les autres hommes pour me ravir mon moi. Or, cette analogie me paraît inexacte. Inutile par conséquent de volatiliser, comme ils le font, tout le domaine subjectif.*
- § 3. *Conclusion. J'admets la réalité du monde objectif et de la science, mais je lui dérobe ma propre personne.*